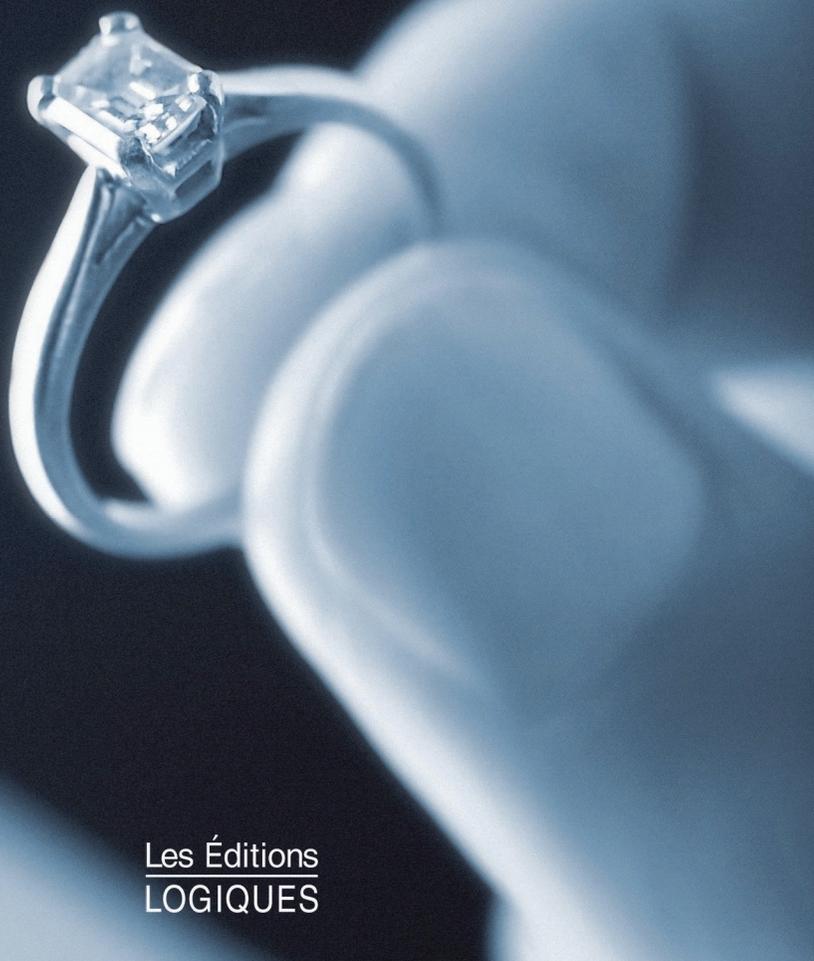


DENIS MONETTE

Ignacio
et ses femmes

roman



Les Éditions
LOGIQUES

DENIS MONETTE

Ignacio
et ses femmes

roman

Les Éditions
LOGIQUES

Chapitre 1

Ignacio Caras était arrivé au Québec en juillet 1978 avec en tête quelques idées fixes. Inscrit comme visiteur, il ne désirait pas appliquer sur d'autres termes qu'on lui proposait. Et voilà que deux ans plus tard, il venait de divorcer officiellement de Cécile Junot pour se pencher davantage sur Rita Rougier qu'il comptait épouser prochainement, au grand désespoir de la mère de la future mariée. Le temps était beau et Ignace, comme on l'appelait, n'avait pas encore fixé de date, se remettant à peine de ses deux ans avec Cécile Junot, qui ne lui avait causé aucun souci, mais tout de même... Épuisé par cette aventure, il voulait reprendre son souffle alors que Rita n'en pouvait plus d'attendre qu'il lui passe la bague au doigt. Il la sortait pourtant, il l'emmenait dans les boîtes de nuit, au restaurant, à la plage, mais ce n'était pas assez pour elle, son désir était de devenir sa femme au plus sacrant afin de faire chier son frère qu'elle méprisait, et damner sa mère qu'elle haïssait depuis ses insultes au téléphone. Parfois mal engueulée, Rita Rougier, loin d'être une Cécile Junot, faisait tout de même partie des plans d'Ignace,

et il comptait bien aller jusqu'au bout avec elle en dépit de son vilain caractère et de ses ordres souvent vindicatifs. Comment pouvait-elle penser qu'elle pourrait le mettre à sa main ? Vingt ans de moins et vingt fois plus séduisant qu'elle, il fallait les voir une seule fois ensemble pour se le demander.

À la plage, deux filles qui le reluquaient depuis le bord de l'eau virent arriver Rita qui se protégeait du soleil de sa grosse main moite, et l'une des filles l'avisa poliment :

— Si vous cherchez votre fils, madame, il est parti vers le bout des toilettes. On l'a vu entrer, mais...

— Je ne vous ai rien demandé et je ne suis pas sa mère, je suis sa future femme. Informez-vous donc avant de déduire n'importe quoi !

Les deux filles éclatèrent de rire. Elles ne pouvaient concevoir que celui qu'elles avaient à l'œil puisse être le fiancé de cette grosse effrontée, compressée dans un maillot de bain jaune d'une pièce qui accentuait davantage ses bourrelets. Elles se turent cependant, car elles avaient peur du regard dur et sévère de la bonne femme qui cherchait son homme. Le voyant finalement apparaître et voulant prouver à ces filles ce qu'elle avançait, elle s'adressa à son futur mari par ces mots :

— Tu as mis du temps à sortir des toilettes, en as-tu accoté une sur le mur ?

— Voyons, Rita, c'est la toilette des hommes ! Et arrête tes scènes en public sinon je ne reviendrai plus ici avec toi. Viens, on rentre, tu me fais honte !

Ils partirent et les deux baigneuses regardaient Ignacio, espérant qu'il se retournerait pour leur lancer au moins un

clin d'œil. Mais non, il était vraiment le fiancé de cette... Elles n'osèrent prononcer les mots qu'elles avaient en tête pour la décrire.

Dans l'auto, au retour, Ignacio, fort mal à l'aise, dit à Rita :

— Je suis sérieux, si tu continues avec ton mauvais caractère envers moi en public, je décroche, j'annule tout ! Je n'ai pas envie de vivre chaque jour avec une mégère !

Prenant peur, Rita se fit douce et docile et lui répliqua :

— Je ne m'emporterai plus, je te le promets, je suis jalouse, c'est propre aux natifs du signe de la Vierge. Toutes les filles te regardent, elles te mangent des yeux et quand je vois ça, je bous à en exploser, je voudrais toutes les frapper. Je t'aime trop, c'est ça le drame et je suis jalouse. J'y peux rien, mais je vais tenter de me corriger. Comprends-moi un peu, tu es jeune et beau, je suis vieille et pas jolie. C'est pas facile pour moi d'avoir à m'expliquer avec toutes celles qui te veulent. Des filles de ton âge à qui je dois répondre que je ne suis pas ta mère. C'est insultant, tu sais ! Ça arrive si fréquemment. Mais un coup mariée, ça va changer et je serai plus sûre de moi et de tes sentiments. Je vais m'adoucir quand tu ne seras qu'à moi sans les yeux des autres filles sur toi.

— Ce n'est pas moi qui les provoque, Rita, tu le sais...

— Oui, je le sais, mais n'empêche qu'y en a pas une maudite qui ne se pâme pas devant toi ! C'est humiliant pour moi à la fin, mais je te promets que je vais changer...

L'encerclant de son bras nu et musclé, il l'attira vers lui et, dans l'auto, sans se soucier des gens, il l'embrassa publiquement comme on n'embrasse pas sa mère. La langue sortie ! Ce qui la rassura sur son intérêt pour elle.

L'été était chaud, parfois humide, et les gens prenaient des bains trois fois par jour pour se rafraîchir un peu. Un soir de la fin de juillet, rentrant de son travail, Ignacio s'approcha d'elle et l'embrassa dans le cou.

— Que me vaut cette marque d'affection ? T'as fait un mauvais coup ?

— Oh oui !

Et plongeant la main dans la poche de son *jeans* de travail, il en sortit un écrin de satin rouge qu'il lui remit entre les mains.

Ébahie, le regardant avec stupeur, elle murmura :

— Ne me dis pas que c'est ce que je pense...

Il sourit, lui fit signe d'ouvrir et, ce faisant, elle découvrit une bague de fiançailles et un jonc de mariage plaqués argent avec sur la bague une pierre quasi rectangulaire et étincelante, un zircon sans doute, comme de coutume. Mais cette fois, il n'avait pas attendu d'être devant le juge de paix pour étaler les alliances qui allaient l'unir à lui pour la vie.

— On va se marier au début du mois d'août si ça t'arrange avec ton travail. On va partir le vendredi soir et on va rester là jusqu'au dimanche soir. On en fera notre voyage de noces en même temps.

— C'est bien beau tout ça, mais c'est où qu'on va aller ?

— À Ausable Chasm, dans l'État de New York. Un bel endroit pour les touristes, m'a dit le juge de paix qui vit là depuis deux ans maintenant. C'est reposant, a-t-il ajouté. Tu verras, tu vas aimer le coin, il y a des musées, des plages, des restaurants...

— Pis on va rester où ?

— J'ai tout prévu, dans un *bed and breakfast* pas trop cher que le juge de paix m'a suggéré. On va avoir nos déjeuners fournis et on mangera dans les *snack-bars* pour les autres repas.

Ignace semblait plus économe cette fois, c'est-à-dire qu'il n'avait pas beaucoup d'argent et que Rita ne lui avait rien dévoilé de son livret de banque. Or, avec juste sa paye hebdomadaire pour le moment, il lui fallait être prudent.

— Penses-tu que mon char va tenir le coup jusque-là ? demanda-t-elle.

— Bien oui, elle est encore solide, même si elle a douze ans, ta petite Honda. C'est pas le bout du monde après tout. Et tu n'apporteras que le nécessaire comme vêtements, rien de trop *fancy*, c'est pas New York, Ausable Chasm.

— Bon, j'ai compris, on part quand ? La fin de semaine prochaine ou l'autre ?

— La fin de semaine prochaine si tu peux t'arranger avec ta job.

— Pas de problème, je ne travaille jamais les fins de semaine. En autant que je sois à mon poste le lundi matin.

— Ne crains rien, nous serons revenus, nous voyagerons de nuit le dimanche soir pour en être plus certains. Moi aussi, j'ai beaucoup à faire sur le chantier.

Rita sourit, soupira, s'approcha de lui et l'embrassa sur les lèvres alors qu'il détournait légèrement la tête.

— Tu ne m'as pas encore dit quand nous partons...

— Vendredi soir, le 8 août, et nous serons de retour à Montréal lundi matin, le 11 août. C'est le samedi que le juge va sceller notre union. Ça t'arrange ?

— Comment donc ! Mais il faut que je me dépêche pour m'acheter une toilette convenable, c'est quand même un mariage. Puis un bouquet de corsage...

— Sois pas trop coquette, je t'ai dit que c'était un endroit de villégiature. Tu as tout ce qu'il te faut dans ton placard, t'as juste besoin d'une robe propre et de ton costume de bain au cas où nous aurions le temps.

— Ben, si tu l'dis ! Que penses-tu de cette robe ? lui demanda-t-elle en sortant une robe légère dans les tons de bleu poudre et de blanc. Elle a des manches courtes, mais comme c'est encore l'été... Puis, j'ai ce collier de perles qui va la rehausser. Je n'aurai qu'à acheter un bouquet de corsage.

— Voilà qui est raisonnable, et tes souliers blancs vont faire l'affaire ?

— Pas mes sandales, mes souliers à talons cubains, tu veux dire...

— Oui, ceux avec une petite boucle sur le dessus.

— Pis toi, tu vas être habillé comment ?

— Une chemise blanche avec des boutons de manchettes en argent, un veston noir, et je vais ajouter une boucle noire sur la chemise pour que la photo soit plus officielle. J'ai tout ça, sauf la boucle, que je vais aller acheter chez le tailleur du coin, j'en ai vu deux dans sa vitrine. Pas chères, en vente, presque données.

Et, tel que planifié, le vendredi soir, les tourtereaux quittaient Montréal vers sept heures avec seulement une valise pour elle et un *club bag* pour lui. Le trajet se fit sans problème, la voiture tenait le coup et, rendus à Ausable

Chasm, ils repèrent facilement le *bed and breakfast* que le juge avait réservé pour eux. Rita, tout de même fatiguée par son anxiété, ne se fit pas prier pour se mettre au lit sans rien exiger de son futur mari cette nuit-là. Au petit matin, à la table de la cuisine de l'endroit, avec d'autres pensionnaires, ils se délectèrent de croissants avec de la confiture, d'un bol de fruits frais, de *muffins* au raisin, d'une banane que Rita fourra dans sa sacoche et d'un café frais qui allait les soutenir jusqu'au midi. Moins affamés après un tel déjeuner, ils se contentèrent d'un hamburger et d'une frite d'un *snack-bar* du bord de la route. Elle avait apporté des Pepsi et des jus d'orange dans un frigo portatif pour sauver quelques sous à son futur mari. Puis, de retour à leur chambre, après la douche et le changement de vêtements, ils se retrouvèrent encore dans la voiture pour dénicher la maison du juge de paix, le même juge que pour le premier mariage d'Ignace, et frappèrent à la porte qui résistait à peine au vent. Le juge, fort heureux de retrouver Ignace sans le laisser paraître, le reçut cependant sans aucune familiarité. Rita, plus soucieuse des apparences, trouva que l'intérieur laissait à désirer et que l'odeur du bacon brûlé n'était guère invitante. Elle rencontra la femme du juge, la même dame grimée qui n'avait guère changé et, comme témoin pour Ignace, le juge avait convoqué le cousin de sa femme, un gars pas rasé, mal habillé, et peu courtois. Rita, découragée de l'atmosphère, en glissa un mot à Ignace qui lui répondit, alors qu'ils étaient seuls un moment : « Ce qui importe, Rita, c'est que nous sortions d'ici mari et femme. Laisse faire l'endroit, ça n'a pas d'importance. Pour eux, c'est la campagne ici, et je

t'avais prévenue, tu n'avais pas besoin de bouquet de corsage comme tu peux voir. » La femme du juge, discrète, faisant mine de ne pas connaître Ignacio, prit place aux côtés de son mari pendant qu'il se dépêchait d'arriver au bout de la cérémonie. Ils acceptèrent tous deux d'être l'un à l'autre, échangèrent les vœux solennels, les promesses coutumières et les alliances, et ils étaient mari et femme comme le juge venait de le prononcer. Ignacio embrassa son épouse furtivement, remercia le juge, lui confirma qu'il allait payer la cérémonie par un chèque dès son retour à Montréal, et il jasa encore un peu avec la dame pendant que Rita, sortie de la roulotte, respirait l'air pur de l'extérieur. Polie, elle remercia le juge et son épouse ainsi que l'autre témoin qui avait pris la photo d'usage et ils reprirent la route vers leur *bed and breakfast* afin d'annoncer la bonne nouvelle de leur union aux proprios de l'endroit. Ce qui leur valut un bon souper gratuit en guise de cadeau de noces. Rita, regardant ses alliances sur ses doigts dodus, se pencha vers Ignacio pour lui dire :

— J'peux pas l'croire ! Mariés ! C'est quoi les papiers qu'il t'a remis, le juge ?

— Nos certificats de mariage. L'original, c'est pour moi, et la copie c'est pour toi.

Rita prit la sienne et se plaignit de sa piètre qualité :

— Il aurait pu changer son papier carbone, c'est à peine lisible. Pas mal *cheap*, le juge de paix !

— Bah, pas d'importance Rita. Rendus à la maison, je vais mettre les deux en lieu sûr. Comme ça, tu n'auras pas à chercher le tien si jamais...

— Si jamais quoi ?

— Si jamais ça ne marche pas entre nous deux. C'est ce que nous avons convenu, rappelle-toi. On s'est dit qu'on se marierait mais qu'on allait divorcer si ça ne fonctionnait pas.

— Ce qui ne risque pas d'arriver de mon côté. Je vais te rendre heureux, Ignace.

— Oui, mais on ne sait pas de quoi demain sera fait, tu as un caractère changeant...

— Pis toi, la tête un peu dure. Tu vas m'être fidèle, je le sais, c'est dans ta nature, mais avec une bière de trop et une belle femme...

— Hey ! Arrête, on n'est mariés que depuis quelques heures ! Veux-tu qu'on retourne chez le juge pour tout faire annuler ?

— Ben non, mon amour, je parle pour parler. Pis, regarde le succulent dessert aux pêches que la propriétaire de l'endroit vient de nous servir. Faudra revenir ici pour des vacances...

— Bonne idée, mais pour l'instant, on va s'amuser demain et repartir le soir pour retrouver notre lundi avec ses corvées.

— Parles-en pas maintenant, ça viendra bien assez vite.

— Dis-moi, demain, ça te tenterait d'aller visiter des musées au lieu d'aller à la plage ?

— Je préfère aller me baigner. J'ai un costume de bain neuf que je n'ai pas encore étrenné. Celui avec des grosses marguerites de différentes couleurs.

— Je ne l'ai pas encore vu, mais je l'imagine..., murmura Ignace. Écoute, demain après-midi, si le temps est gris, tu aimerais qu'on aille au cinéma ensemble ? Ils présentent

The Blue Lagoon avec Brooke Shields au petit cinéma d'ici, ça nous changerait les idées.

— Non, Ignace, je n'aime pas aller aux vues, je déteste le cinéma, je n'écoute que les téléromans à la télévision chaque semaine et juste ceux qu'on fait à Montréal. Je suis une fervente des suites qu'on nous présente. Actuellement, je regarde *Terre humaine* avec Jean Duceppe et Marjolaine Hébert. De bons comédiens. Tu les connais ?

— Non, je n'aime pas ces mélodrames pour les bonnes femmes, j'aime mieux aller au cinéma et voir du beau monde, moi.

— Ben, t'es dans les patates, parce que dans *Terre humaine* y a aussi Guy Provost, un beau mâle...

— Va pas plus loin, Rita, ça ne m'intéresse pas, j'irai aux vues tout seul pendant que tu regarderas les gens se baigner. Es-tu d'accord avec ça ?

— Ben, j'pourrais faire un effort...

— Non, n'en fais pas, parce que moi j'en ferai pas un seul pour tes programmes à la télévision. Chacun son mode de vie, on a promis de respecter ça. N'en parlons plus, si tu veux bien.

Et ils se couchèrent pour profiter d'une nuit de noces dont Ignace se serait bien passé. Tandis que Rita, dans sa belle jaquette courte lilas, attendait que son mari de quelques heures seulement l'honore amoureuxment de sa plus qu'évidente virilité. Ce qu'il fit... que pour la forme, évidemment !

Après une semaine dans la petite maison sans âme de Rita, Ignace commença à trouver le temps long les soirs venus. Aucun club de nuit dans son quartier, pas même une

taverne pour aller prendre une bière, il s'en plaignit à sa femme lorsqu'elle rentra le soir et elle lui répondit :

— C'est un quartier paisible ici. Les gens s'assoient dans leur cour et prennent un verre entre amis. Sauf que nous n'avons pas d'amis et que tu ne cherches même pas à te rapprocher du plus proche voisin. On n'est pas d'où tu viens, ici. On est sociables. Cependant, je vais te donner ma passe pour le train de banlieue que tu vois passer régulièrement à quelques coins de rue. Tu le prends, il t'emmène au centre-ville, et de là, tu marches un peu sur la rue Sainte-Catherine et tu trouveras des tavernes et des clubs à volonté. Tu reviendras ensuite de la même façon et le train te descendra au coin que tu vois là-bas. Qu'en penses-tu ?

— Bonne idée, ce sera moins plate qu'ici entre les quatre murs quand j'ai des jours de congé ou de pluie. Tu pourrais venir avec moi les fins de semaine ?

— Non, moi, le bas de la ville pour magasiner, ce n'est pas mon fort. J'achète tout ce qu'il me faut au petit centre d'achats de la rue Fleury près de Christophe-Colomb. Je trouve tout à cet endroit-là, puis il y a aussi le catalogue Eaton... Non, vas-y seul, tu te sentiras plus libre de flâner devant les vitrines des magasins du bas de la ville.

Ignace finit par se laisser convaincre et, deux jours plus tard, il était dans le train de banlieue qui le débarqua en plein centre-ville. Peu familier avec les alentours, il prit la direction du côté de l'est à pied et se retrouva parmi des gens qu'il trouvait bizarres. Vêtu de son *blue jeans*, d'un *t-shirt* noir et d'un petit coupe-vent bleu, il était surpris que les gens le regardent de si près comme s'il n'était pas un habitué

de la place. Ce qu'il n'était pas finalement ! Regardant les mille et un trucs d'une vitrine de bric-à-brac, il entendit une voix féminine derrière lui et, se retournant, il aperçut une jolie femme d'environ trente ans qui, s'en approchant, lui murmura à l'insu des gens :

— Toi, si ça te tente, ça ne te coûtera rien...

Ne saisissant pas ce qu'elle voulait dire, il lui demanda :

— Rien pour quoi ? Vous avez des choses à vendre ?

Le prenant pour un imbécile, elle tourna les talons et lui répondit :

— Ça s'peut-tu être aussi épais ? Un peu débile sur les bords, toi, non ? Pas laid pourtant...

Passant outre sa remarque, Ignace entra dans le magasin rempli de mille et une choses et demanda à la vendeuse le prix de la petite princesse en plâtre dans la vitrine. Puis, la lui désignant du doigt, elle lui répondit avec un sourire :

— Celle-là avec sa longue robe de soie verte de l'époque ? Je l'ai depuis si longtemps que je vous la laisserais pour 1,50 \$ si vous la voulez. C'est la réplique de Madame du Barry. Vous êtes un connaisseur, je crois ?

— Non, c'est pour faire un cadeau à ma femme. Elle aime les bibelots et je la trouve belle, cette petite statue. Pas grosse, mais pas endommagée...

— Bien sûr que non, personne n'y a jamais touché. Alors, vous la prenez ?

Ignace acquiesça de la tête et la dame roula la statuette dans des papiers de soie qu'elle plaça ensuite dans un sac brun à bonbons que son beau client fourra dans la poche de son coupe-vent en faisant bien attention de ne pas l'écraser de son bras musclé. Puis, apercevant une taverne ou un bar,

il ne faisait pas la différence, il entra afin de se désaltérer un peu avec une bonne bière froide.

Prenant un tabouret au comptoir principal, il commanda une Molson et mangea quelques *peanuts* du bol bien rempli laissé pas loin de lui pour les clients. Curieusement, il y avait très peu de monde à cette heure trop hâtive pour les habitués du soir. Un vieil homme, installé sur l'un des derniers tabourets, sirotait lui aussi une bière et, quelques minutes plus tard, il sentit une présence à ses côtés alors qu'il y avait beaucoup de tabourets disponibles. Il jeta un regard furtif en direction du nouveau client, un grand blond au sourire invitant et, reprenant son verre, il sentit que son voisin, à qui il n'avait pas adressé la parole, lui frottait le mollet de son pied nu dans son mocassin. Surpris, le regardant, le jeune homme d'environ vingt-cinq ans lui dit en souriant : « *Hi!* » Ce à quoi Ignace répondit par un sourire poli. L'autre, le dévorant des yeux, finit par lui demander en anglais, sa langue maternelle : « *Would you like to be serviced?* » Ne comprenant pas, Ignace lui répondit comme s'il connaissait le terme : « Non, merci, je connais mon chemin... » Puis, se levant, dernière gorgée avalée, il descendit du tabouret et partit, alors que le jeune client, insistant tout de même, lui lança : « *Too bad, you are my type of man. If you...* » Mais le reste se perdit dans l'air atone de l'endroit, Ignace était déjà dehors avec sa précieuse marquise dans sa poche.

De retour chez lui, il offrit le précieux bibelot à Rita, qui, folle de joie, déposa la statuette sur l'étagère du foyer, là où personne n'y toucherait. Ravie du présent, admirative devant la robe somptueuse de Madame du Barry, nom qu'Ignace

avait retenu pour la statue, elle trouva qu'il avait un fort bon cœur de penser à elle de cette façon. Content d'avoir vu pas mal de gens dans le train et durant sa promenade inusitée, Ignace ne lui raconta pas son incident avec la fille qui l'avait accosté, pas plus que l'histoire du blond qui voulait lui rendre un service alors qu'il n'avait besoin de rien et qu'il connaissait bien son chemin du retour. Le lendemain, néanmoins, il parla de ses mésaventures à un collègue de travail et ce dernier, comprenant ce qui lui était arrivé, lui expliqua les métiers de la femme et du gars qui l'avaient tous deux approché.

— Tu aurais pu avoir deux aventures su'l bras ! avait-il ajouté en riant. Au fait, ça n'existe pas d'où tu viens, des filles de joie et des hommes aux hommes ?

Sérieusement, sans avoir trouvé drôles les remarques de son collègue, Ignace lui répondit :

— Non, il n'y a que des familles. Des pères, des mères, des jeunes qui se marient et des enfants qui courent dans les rues. Rien de ce que j'ai vu, ce serait un scandale si on avait du monde infect comme ça !

— Bien, tu viens d'où, finalement ?

— D'un endroit sans histoire, sans nom, sans bruit, sans rien du tout... Puis là, il est temps qu'on reprenne notre boulot, le contremaître nous regarde de travers et j'ai encore besoin de ma paye chaque semaine !

Le dimanche qui suivit, le téléphone sonna chez Rita alors qu'elle pliait son linge fraîchement sorti de la sècheuse. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre la voix de sa mère qui lui demandait :

— Ça va bien, Rita ? Pas trop fatiguée de ton déplacement ?

— Si tu parles de mon mariage, non. Tout s'est bien passé, mais je trouve que tu as du culot de m'appeler après tout ce que tu m'as lancé au téléphone. T'as déjà oublié tes injures, tes bêtises, tes insultes ? Moi, non !

— Écoute, j'étais en maudit parce que tu allais le marier, l'immigrant ! J'essayais de te faire comprendre...

— Non, t'as juste réussi à me descendre en me démolissant de la tête jusqu'aux pieds dans tes remarques écœurantes sur mon apparence !

— C'était voulu, je cherchais juste un moyen de briser ton idée de mariage et j'ai chargé le plus possible dans mes insultes. J'ai dit ce que je ne pensais pas...

— Ouais, tu crois que je vais avaler ça ? T'as étalé tous mes défauts et j'ai pas oublié ! J'en ai pas parlé à Ignace, il t'aurait haïe de salir ainsi ta fille. Mais j'ai rasé mes jambes et mon menton aussi ! Pis là, la mère, qu'est-ce que tu veux ?

— J'aimerais t'inviter avec ton mari pour souper, faire sa connaissance...

— Ben, voyons, t'as tout fait pour que j'le marie pas, tu l'as descendu au coton, pis là...

— Arrête Rita, je t'appelle pour faire la paix. Je veux le rencontrer. Ça me permettrait peut-être de changer d'idée à son sujet...

— On s'en sacre de ton idée ! C'est moi qu'il a mariée, il cherche pas à connaître sa belle-mère pour autant. Et encore moins Réginald, le flanc mou que tu bourres encore d'argent pour sa commande d'épicerie et qu'il dépense au *pool* avec sa gang de bums !

— Écoute, je vieillis, pardonne-moi si je t'ai fait autant de peine, mais viens au moins me présenter ton mari. Un bon souper chez moi, ça ne te fera pas mourir !

Tout de même sensible, Rita finit par lui répondre :

— Si Réginald n'est pas invité, laisse-moi y penser, je te rappellerai.

— Non, juste ton mari, toi pis moi, personne d'autre.

— J'vais lui en parler et je te donnerai sa réponse cette semaine. Il faut qu'il ait envie de te rencontrer, lui aussi. Et, si ça marche, dis-toi bien, la mère, qu'une fois n'est pas coutume !

Le soir arrivé, elle en glissa un mot à Ignace, qui lui répondit :

— Tu m'avais dit que tu ne voulais plus la revoir ?

— En effet, mais elle a tellement insisté et comme elle a soixante-dix-neuf ans, je passe l'éponge. Elle n'a ni frère ni sœur, elle a juste ses enfants, dont mon frère, damné pour l'enfer, qui lui quête de l'argent constamment. Un paresseux que sa femme a fini par mettre dehors, elle le faisait vivre, la pauvre !

— Où vit-il maintenant ?

— Chez un de ses chums qui lui a loué une chambre.

— Il faut qu'il la paye sa chambre, tu dis qu'il ne travaille pas.

— Ah, parle-moi plus de lui ! J'en suis débarrassée, on le verra plus ici.

— C'est pas joli, une famille qui ne s'entend pas...

— T'appelles ça une famille, toi, avec un frère paresseux comme ça et une mère qui le regarde les yeux fermés et qui le bourre d'argent ? C'est sûrement elle qui paye sa chambre

avec sa petite pension. Pis, parle-moi plus de lui, ça me donne de l'urticaire ! Alors, tu veux y aller chez ma mère ou pas ?

— Bien sûr, j'ai hâte de la rencontrer. Et ça va te permettre de revoir la maison où tu as grandi...

— Tu penses ? Elle l'a vendue, la maison, à la mort de mon père. Elle vit maintenant dans un petit logement de quatre pièces sur la rue Saint-Denis. Et questionne-la pas trop sur sa vie, sinon elle va te rendre la pareille et comme tu ne dévoiles rien à personne, tu vas être mal pris !

— J'ai compris, je serai poli et discret, je lui parlerai juste de son souper, elle doit être bonne cuisinière...

— Pas tellement, on a souvent mangé des *stews* en boîte. Le père s'en plaignait tout le temps, pis moi, ça m'aurait engraisser. On verra bien ce qu'il en sera, cette fois. Alors, samedi qui vient, ça t'arrange pour qu'on se rende chez elle ? C'est pas loin d'ici et je te promets qu'on reviendra pas tard. Mais comme elle parle beaucoup, laisse-la pas prendre tout le plancher, garde-la gênée pour un bout de temps, et si elle te parle de Réginald, ne réponds rien, je m'en charge !

Le samedi, en fin d'après-midi, Ignacio s'était changé comme s'il s'en allait aux noces. Rita aurait aimé lui dire que ce n'était pas nécessaire, mais comme sa mère allait être impressionnée de le voir dans une telle tenue, elle n'en dit mot et revêtit une robe de soie rose pour être à la hauteur. Elle porta même les anneaux dorés qu'Ignacio lui avait achetés d'un marchand ambulancier lors de leur voyage de noces. Elle qui, pourtant, se parait rarement de bijoux, sauf d'un collier de perles qu'elle avait conservé pour les grandes occasions,

un cadeau de son défunt père. Ils arrivèrent rue Saint-Denis, grimpèrent l'escalier extérieur qui menait au second palier de ce duplex, et sonnèrent à la porte du logement de droite où sa mère vint ouvrir, les ayant entendus monter. Accueillant sa fille en la serrant dans ses bras, elle regarda son gendre, qui l'impressionna par sa beauté et son élégant complet. Le sourire aux lèvres, Ignace lui avait tendu la main pour lui dire : « Enchanté de vous rencontrer, madame Rougier. » Si poliment qu'elle balbutia, gênée, un bref remerciement. Assis au salon, Rita lui demanda pour entamer la conversation :

— Qui t'a dit que nous étions mariés et revenus de voyage de noces ?

— Ben, ton frère, qui d'autre ? Il l'a appris de ta voisine, l'Italienne.

Rouge de colère déjà. Rita s'exclama :

— Il est encore venu près de chez moi pour mettre son nez dans mes affaires, celui-là ? Il a attendu notre retour, sans doute caché dans sa voiture, au coin de la rue.

— Non, tu es dans l'erreur, c'est la voisine qui l'a rencontré chez Steinberg qui lui a appris ton retour. C'est elle la commère, pas lui !

Et, pendant qu'Ignace regardait partout, il remarqua une photo du père sur un mur. Le portrait tout craché de Rita, les mêmes traits et la même *titine* à côté du nez. Un homme vraiment pas beau et passablement gros comparativement à son épouse qui, même âgée, avait gardé sa ligne ainsi que les traits délicats qu'elle affichait sur leur portrait de noces.

— Que puis-je vous servir, Ignace, une bière, un verre de vin ?

— Une bière, surtout si elle est d'ici, s'il vous plaît. Je l'aime beaucoup.

— Pas de problèmes, j'ai de la Molson et de la Carling Red Cap...

— J'aime beaucoup la Molson, mais en petite quantité. Je ne suis pas buveur...

— Dans ce cas, je vous accompagnerai avec un doigt de vin blanc. Et toi, Rita, toujours la même chose ?

— Oui, balbutia-t-elle, alors que madame Rougier remplissait les verres et qu'elle revint avec un rhum and coke pour sa fille, ce qui surprit Ignace.

— Je ne te vois jamais boire ça à la maison... Quoique j'ai vu des verres vides...

— J'en bois peu souvent, parfois en rentrant de mon travail, mais j'en garde une bouteille dans le bar avec les bouteilles de vin. J'ai aussi du scotch et du gin, mais je suis peu attirée par ces boissons fortes. Je préfère mon petit rhum de temps à autre...

— De temps à autre ? Tu t'es corrigée, ma fille ! Avec ton père, c'était chaque soir et en assez bonne quantité.

— On peut-tu changer de sujet et passer à autre chose ? Ignace n'est pas venu ici pour entendre mes défauts de jeunesse. J'avais dix-huit ans en ce temps-là.

— Oui, mais ç'a persisté. Quand tu t'es mise à travailler, c'est toi qui l'achetais le rhum, pas ton père, il n'en avait plus la santé.

— Maman ! lui cria-t-elle en fronçant les sourcils.

Madame Rougier venait de comprendre qu'il ne fallait pas trop reculer dans le passé de sa fille, Pas devant son mari. Mais elle ne se retint pas pour demander à Ignace :

— La différence d'âge ne vous gêne pas ? Une femme plus vieille que vous ?

— Maman ! Est-ce qu'on peut passer à table ? Arrête avec tes questions, Ignacio ne répond pas à des demandes de ce genre, c'est personnel, il est très discret. Et le fond de sa pensée, il le garde pour lui.

— Bon, j'ai compris, excusez-moi, Ignacio, si je suis trop curieuse. Mais vous savez, à vivre seule, on s'ennuie tellement que lorsqu'on a de la visite, le moteur part pour ne plus s'arrêter !

— Pas d'offense, madame Rougier, ça sent bon d'ici ce que vous avez préparé.

— Alors, passons à table, j'ai une bonne soupe maison aux légumes pour commencer le repas, elle est déjà servie, mais elle est très chaude. Soyez prudents...

Puis, après la soupe maison qui ne contenait que des carottes, des pois verts en boîte et des oignons, la belle-mère servit le plat principal. Il s'agissait d'un pâté chinois qu'elle avait fait avant qu'ils arrivent. Avec le ketchup Heinz sur la table et un pot de betteraves marinées Habitant, pas même dans un plat de verre ciselé, directement du pot. Le pain croûté était à moitié coupé et Ignacio trouva si délicieux le pâté chinois qu'il en accepta une deuxième portion lorsqu'elle lui demanda s'il en voulait encore. Elle avait ouvert un vin rouge, mais comme personne n'en prenait, Rita l'informa que le vin n'était guère de rigueur avec un pâté chinois. Comme dessert, madame Rougier leur servit une pointe de tarte aux pommes, fraîche du matin de son boulanger quotidien. Avec une boule de crème glacée trois couleurs et un café instantané Chase & Sanborn pour terminer le repas. Ils jàsèrent ensuite

de tout et de rien, revinrent au salon où madame Rougier lui tendit un album rempli de photos du passé, alors que Rita, à treize ans, grosse de nature, affichait de l'acné au visage. Mal à l'aise devant son mari, Rita referma l'album de son pouce et demanda à sa mère de jouer un morceau de piano pour son invité. Contente de démontrer son talent à son gendre, la belle-mère joua *La Spagnola* pour être dans les mœurs du gendre, mais ce dernier ne bougea pas d'un pouce à cet air pourtant connu. Elle reprit avec *Mexicali Rose*, et pas plus de succès. Ignace trouvait qu'elle jouait bien, mais il ne connaissait pas les airs qu'elle tentait de lui offrir. Refermant le clavier, elle se leva du banc rond du piano et Rita lui annonça qu'ils allaient partir, qu'ils avaient de la visite à recevoir le lendemain, pieux mensonge. Ce à quoi madame Rougier ne s'opposa pas. Contente d'avoir rencontré son gendre qui lui plaisait, elle leva la tête et Ignace l'embrassa sur la joue tout en la remerciant pour le fastueux repas. La vieille dame remarqua qu'il portait une agréable eau de toilette et lui, de son côté, avait humé le parfum de qualité de sa belle-maman, sans la féliciter devant sa femme qui, elle, n'en portait jamais. Les voyant monter dans la voiture de sa fenêtre, madame Rougier se demandait encore comment et pourquoi un tel homme avait choisi d'épouser sa fille peu jolie et de vingt ans de plus que lui. Un mystère qu'elle cherchait en vain à résoudre !

De retour à la maison, Rita tenta d'excuser quelques bévues de sa mère, mais Ignace lui répondit :

— Non, elle a été charmante, ne la démolis pas, Rita. Elle a fait son possible, elle nous a bien reçus et c'est une femme

raffinée, élégante et musicienne en plus. As-tu remarqué les bijoux qu'elle portait ? Elle a beaucoup de goût et elle a dû faire tourner bien des têtes à vingt ans...

— Oui, j'admets qu'elle est encore jolie, mais je n'ai hélas rien hérité d'elle. On dirait que mon père m'a faite tout seul !

— Bon, arrête de te diminuer, on est comme on est, il faut savoir s'accepter.

— Facile pour toi de dire ça, le miroir ne craque pas quand tu te rases le matin. Tu es beau et tu le sais, alors ne tente pas de me comparer à toi et de m'accepter, je n'ai jamais été capable de le faire depuis que je suis née.

Sans répondre à sa femme pour ne pas l'offenser davantage, elle lui demanda ce qu'il avait aimé le plus de sa soirée et il lui répondit par une question :

— Es-tu capable de faire un pâté chinois comme celui que ta mère nous a servi ? Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon !

Septembre, ses jours de vent et de pluie et, le soir, alors qu'Ignace furetait dans ses papiers, Rita, à son poêle, apprêtait du poulet pour les lunchs de la semaine à venir. À la télévision, il n'y avait rien de bon sauf un opéra qu'Ignace semblait apprécier, pas elle cependant. Ne voulant pas le déranger, elle se demandait bien ce qu'il cherchait dans ses comptes et sa paperasse d'affaires qu'il gardait précieusement dans un compartiment de son portefeuille en cuir gris. Soudainement, levant la tête et sortant de *Turandot* dont il baissa le volume, il s'adressa à elle qui, le dos tourné, pouvait quand même l'entendre. D'un ton plus élevé que de coutume, il lui annonça :

— J'ai parlé au gérant de banque cette semaine et il m'a dit que si nous mettions notre argent dans un compte conjoint, nous pourrions avoir des intérêts plus élevés vu le montant total qui augmenterait. Il souhaiterait nous rencontrer pour en discuter. Moi j'ai trouvé cela intéressant, mais qu'en penses-tu, toi ? Tu as sans doute plus d'économies que moi, Rita, mais les 800 dollars que j'ai et qui s'ajouteraient à ton montant nous permettraient de bénéficier d'un meilleur rendement. On pourrait s'y rendre cette semaine et signer les papiers si tu pouvais trouver un après-midi de congé. Huit cents dollars de plus, ce n'est pas à dédaigner...

Rita brassait encore le bouillon de son poulet et, voyant qu'il n'avait plus rien à ajouter, elle se retourna et, le regardant froidement, lui répondit :

— Pas question ! Penses-y même pas !

Ignacio

et ses femmes

Ignacio Caras, la trentaine, venu on ne sait d'où, très secret de ses origines, beau et plus que séduisant, s'immisce tout doucement dans la vie de femmes beaucoup plus âgées que lui, allant jusqu'à les épouser tour à tour.

Mais comment fait-il pour réussir ces coups de maître? De Cécile à Rita, de Jacqueline à Marie, et de celle-ci jusqu'à Virginia, la plus âgée, chacune tombe sous son charme et succombe à ses avances peu ordinaires. Mais comme Ignacio a un projet en tête, il se sépare de ces femmes non sans emporter un minime ou confortable montant de leur compte bancaire...

On le qualifie d'étranger ou encore de réfugié, mais rien ne se dévoile de lui, les amoureuses n'ont vent de rien et ne le questionnent pas sur son passé. Mais qu'advient-il de ce bellâtre avec l'âge qui se répand sur son visage? Pourra-t-il en séduire d'autres, au Québec ou en Ontario, comme il l'a déjà fait?

Une histoire remplie d'imprévus, qui ne laissera pas le lecteur ou la lectrice sur son besoin de savoir qui est cet homme si mystérieux qu'on aimerait rencontrer pour plus d'une raison.

Un roman intrigant qui garde en haleine jusqu'à la dernière page.

Natif de Montréal, Denis Monette est l'un des écrivains les plus lus du Québec. Véritable maître des best-sellers, il a vendu à ce jour plus d'un million de livres à travers la province et toute la francophonie. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, sans oublier son autobiographie, on ne peut qu'être touché par sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix et hommages, auteur émérite, ses écrits sont incomparables.

